

# ILS ETAIENT DES « JUSTES PARMIS LES NATIONS »

RECIT DE MON ENFANCE A L'OMBRE DE MES PARENTS  
DESTINS CROISES des PASSEMAN et des GOLICKI  
DEUX FAMILLES LIEES POUR L'ETERNITE



*Gabrielle & Charles Passeman*

*Souvenirs de* Maurice Passeman

## Maurice, fils de Charles et Gabrielle

---

Je m'appelle Maurice Passeman, fils de Charles Passeman et de Gabrielle Soubies.

*J'ai alors 9 ans*



Mon père, connu pour ses opinions anti-vichyssoises, eut l'occasion en 1943 de porter assistance aux deux garçons d'une famille juive, qui cherchaient à échapper aux persécutions nazies. Mes parents tenaient alors, dans notre village de Valence d'Agen, un magasin de confection créé par mes grands-parents paternels en 1885, dont l'enseigne était « Au bon diable ».

C'est cette histoire que je vais ici raconter, vue par les yeux du petit garçon que j'étais à l'époque. L'histoire de cette guerre qui avait éclaté mais dont nos parents essayaient le plus possible de nous préserver. L'histoire d'une amitié forte qui s'est développée entre trois garçons à peu près du même âge, et dont

la préoccupation principale était de passer de bons moments ensemble, loin du fracas de la guerre que nos oreilles insouciantes de drôles de dix ans ne percevaient qu'à peine. L'histoire, enfin, de Français ordinaires qui n'ont pas gardé ces enfants pour la gloire mais parce qu'ils n'acceptaient pas l'injustice et ne pouvaient admettre que l'on poursuive et fasse souffrir des enfants innocents.

A la demande de Patrick Golicki, le plus jeune des deux enfants recueillis par ma mère et mon père, et afin de se rappeler leurs actes, dictés par le courage et la générosité, la médaille des Justes a été décernée à mes parents en mai 1997.



## Histoire d'une rencontre

Une jeune femme qui passe un jour la porte d'une boutique... Un jeune homme qui officie dans le magasin de ses parents ...

Comme beaucoup de couples qui ont fait connaissance sur leur lieu de travail, mes parents se sont rencontrés dans le magasin de ma grand-mère. Ma mère était alors commise au magasin et mon père, jeune et beau garçon, est tombé amoureux de cette charmante jeune fille.



L'activité principale était la confection de pantalons dans du coutil : ma grand-mère allait plonger le coupon de coutil dans le canal pour décatir le tissu, opération qui se révélait très dure, mais indispensable pour rendre le tissu irrétrécissable. Il fallait ensuite le sécher, le repasser et enfin tailler les pantalons de travail. Ce qui, au départ, n'était qu'un travail artisanal s'est transformé petit à petit en magasin de vente de confection pour devenir au fil du temps : « Les grands magasins Au Bon Diable ».

### Mes parents

Que dire de mes parents ? Sans aucun doute, des gens normaux, gentils, avenants.

Mon père avait le cœur sur la main, très ancré dans ses convictions, et certainement pas à droite. Il était estimé de la population, et les gens n'hésitaient pas à lui demander conseil, quelquefois même service pour telle ou telle chose. Il s'occupait des papiers de ceux qui ne savaient pas lire.

Il faisait partie du « vieux Valence-d'Agen ». C'était un homme droit, mais il valait mieux ne pas s'amuser à lui faire des coups en douce, car il pouvait dans ce cas piquer une grosse colère. Par chance, cela ne lui arrivait pas souvent. Dans mes souvenirs, j'ai dû me prendre seulement une ou deux bonnes raclées...



*Mon père au comptoir du magasin*

Mon père, qui avait été un brillant élève, avait obtenu de nombreux prix d'excellence dans beaucoup de matières. Il récolta ainsi de beaux livres illustrés qui constituèrent pour moi une passionnante bibliothèque. A la maison, il y avait également un phonographe sur lequel j'écoutais « Le chant du départ » ou encore Bach et Laverne, des chansonniers de l'époque. Mes tympanes s'en souviennent, qui vibrent encore à l'évocation de « La marche des forgerons ». Lecture et musique restent étroitement liées à mes souvenirs, car malade pendant plusieurs semaines – j'y reviendrai plus tard - et condamné à rester au chaud, je parcourais ces livres avec voracité, bercé en musique de fond par la chanson « Les roses blanches » de Berthe Silva. Rien qu'à l'entendre, les larmes me montaient aux yeux.

### Les roses blanches

Paroles: Ch.L.Pothier. Musique: Léon Raiter (1925)

*C'était un gamin, un gosse de Paris,  
Pour famille il n'avait qu' sa mère  
Une pauvre fille aux grands yeux rougis,  
Par les chagrins et la misère  
Elle aimait les fleurs, les roses surtout,  
Et le cher bambin tous les dimanche  
Lui apportait de belles roses blanches,  
Au lieu d'acheter des joujoux  
La câlinant bien tendrement,  
Il disait en les lui donnant :*

*"C'est aujourd'hui dimanche, tiens ma jolie  
maman  
Voici des roses blanches, toi qui les aimes tant  
Va quand je serai grand, j'achèterai au  
marchand  
Toutes ses roses blanches, pour toi jolie  
maman"*

*Au printemps dernier, le destin brutal,  
Vint frapper la blonde ouvrière  
Elle tomba malade et pour l'hôpital,  
Le gamin vit partir sa mère  
Un matin d'avril parmi les promeneurs  
N'ayant plus un sous dans sa poche  
Sur un marché tout tremblant le pauvre  
mioche,  
Furtivement vola des fleurs  
La marchande l'ayant surpris,  
En baissant la tête, il lui dit :*

*"C'est aujourd'hui dimanche et j'allais voir  
maman  
J'ai pris ces roses blanches elle les aime tant  
Sur son petit lit blanc, là-bas elle m'attend  
J'ai pris ces roses blanches, pour ma jolie  
maman"*

*La marchande émue, doucement lui dit,  
"Emporte-les je te les donne"  
Elle l'embrassa et l'enfant partit,  
Tout rayonnant qu'on le pardonne  
Puis à l'hôpital il vint en courant,  
Pour offrir les fleurs à sa mère  
Mais en le voyant, une infirmière,  
Tout bas lui dit "Tu n'as plus de maman"  
Et le gamin s'agenouillant dit,  
Devant le petit lit blanc :*

*"C'est aujourd'hui dimanche, tiens ma jolie  
maman  
Voici des roses blanches, toi qui les aimais tant  
Et quand tu t'en iras, au grand jardin là-bas  
Toutes ces roses blanches, tu les emporteras"*

### *Ma mère dans la boutique*

Ma mère était plutôt soupe au lait, et dans ces cas-là si elle tenait quelque chose à la main, mieux valait se tenir à distance : elle ne pouvait s'empêcher de le lancer ! Mais leurs différences de caractère n'empêchaient pas qu'ils s'entendent très bien, et je dirais peut-être même que cela jouait en leur faveur. Bien sûr, il y avait de temps en temps de petites piques, des remarques ou taquineries qui revenaient entre eux, un



peu comme un rituel, mais rien de bien méchant. « Pépé, il ne faut pas que les vieux dégoûtent les jeunes ! », s'exclamait souvent ma mère. D'autres fois encore, elle se plaignait de ses manies. Lorsque mon père roulait ses cigarettes, il avait l'habitude de ne pas fumer le papier. Impitoyables, les cendres prenaient leur envol et parsemaient de trous le devant ou les manches de ses chemises, pour la plus grande colère de ma mère. Je crois l'entendre encore bougonner tout en vidant les cendriers...

Durant leurs escarmouches, le manège était toujours le même, à peu de choses près. Mon père dominait la discussion, même si au final ma mère obtenait gain de cause. Mais je suppose que c'est ainsi dans beaucoup de ménages...

Concernant leurs opinions politiques, mon père était anti-allemand, anti-pétainiste. Il résistait à son échelle, individuellement, chaque fois qu'il avait l'occasion, comme il le disait lui-même, de les « emmerder » ! Quand la radio diffusa la nouvelle de la reconquête de Tobrouk, il y eut des cris de joie dans la maison – atténués, bien sûr, il ne s'agissait pas de se faire remarquer par une oreille mal intentionnée.

En revanche, ce que ma mère avait vécu durant sa jeunesse influença d'une toute autre façon ses opinions. Pour ma mère, le Maréchal était l'homme de la victoire. Il avait gagné la précédente guerre. Son frère avait fait sept ans d'armée et la campagne de Russie. Et durant la première guerre mondiale, elle avait participé à la confection de colis pour les soldats, les fameux poilus. J'ai retrouvé d'ailleurs des pelotes de ficelle dans la boutique, qui dataient de cette époque. Elle était donc pétainiste. Au contact de mon père et après avoir constaté les exactions commises au nom du régime de Vichy, ses positions évoluèrent à l'instar d'une majorité d'anciens pétainistes convaincus.

## Quand la guerre éclate

Qu'est-ce que la guerre pour un enfant, tant que les bruits de bottes ne résonnent pas sous la fenêtre de sa chambre, tant qu'une alerte ne le précipite pas en pleine nuit dans la cave avec toute sa famille?

Le 2 septembre 1939, seul signe tangible de cette guerre qui démarrait, une affiche avec l'ordre de mobilisation fut placardée à côté de chez moi. Je me rappelle les drapeaux bleu-blanc-rouge entrecroisés, et cette phrase « Mobilisation générale ». Mais cela ne m'avait pas inquiété outre mesure, car je ne réalisais pas vraiment ce que cela signifiait.

Je garde un autre souvenir plus net, celui d'un voisin dont la femme venait de mettre au monde un enfant et qui était revenu le temps d'une permission exceptionnelle. Musettes croisées, casque par dessus ces mêmes musettes, je le revois débarquer en tenue kaki avec ses molletières et tout son barda. Il arrivait de la guerre, cette fameuse guerre dont nous entendions parler mais que nous ne subissions pas vraiment, pour l'heure. Nous voyions passer des troupes belges traversant notre village par la Nationale 113 dans des camions rutilants, mais aussi des douaniers et de nombreux réfugiés civils.



*L'affiche de l'ordre de mobilisation générale*

### Des écoliers en pieds de poule

Dans un premier temps, c'est au niveau de l'école que nous avons remarqué le plus grand changement. Le régime de Pétain avait fait disparaître tout ce qui touchait à la laïcité. Il n'y avait à l'époque qu'un lycée par préfecture, et un collège par sous-préfecture. Les enfants, pour continuer leurs études, devaient donc partir en pension souvent loin de chez eux. Ils étaient mal logés, mal nourris. Quand ils pouvaient rester dans leur famille, leur qualité de vie s'en trouvait nettement améliorée.

Mais heureusement dans certains coins, comme chez nous, il restait des instituteurs qui assuraient l'école pour le cours complémentaire, nous évitant de nous exiler au loin, à Montauban (50 km) ou Agen (26 km). Et ces « Maîtres », comme nous les appelions, nous les connaissions déjà pour les avoir eu comme enseignants au primaire, ce qui nous facilitait la vie.

Selon un rythme assez proche de celui des écoliers d'aujourd'hui, nous allions cinq jours à l'école et le jeudi était jour de congés. L'école débutait à 9h le matin, et je revenais manger chez mes parents à midi. Pour ceux qui habitaient vraiment loin, la cantine les accueillait à l'heure du déjeuner. Nous étions de retour sur les bancs de l'école entre 14h et 17h. Enfin, le rituel du soir était très semblable à celui des enfants de maintenant : goûter, devoirs et, s'il restait du temps, jeux. Généralement, nous goûtions dehors entre copains. Tout en commentant les événements de la journée, nous engloutissions notre pain accompagné de chocolat ou tartiné de confiture.

Au cours complémentaire, les élèves arrivaient le plus souvent à vélo. Il était courant de voir passer un peloton de dix à douze cyclistes sur les routes et, comme il n'y avait pratiquement pas de voiture, ce n'était pas alors très dangereux. Aussi, quelle partie de rigolade !

En sixième, nous faisons connaissance avec l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie, mais aussi la physique et la chimie. Je dois à la vérité de signaler que, débordants d'énergie, il nous arrivait aussi – parfois, mais pas trop souvent - d'être... collés, temps pendant lequel nous avions deux devoirs de mathématiques, un d'algèbre et un de géométrie. Mais pas de souci, le maître qui nous tenait lieu de surveillant, et qui se trouvait être également le Directeur de l'établissement, nous aidait à trouver les solutions. En fait, c'était quasiment un cours particulier.

Pour les manifestations officielles ou sportives, le régime de Pétain nous imposa en guise d'uniforme un blouson bleu et blanc en pieds de poule, semblable aux pantalons des boulangers ou des bouchers. Nous chantions « Maréchal, nous voilà ! ». Air en tête du hit-parade surtout en 1941, dans le but inavoué d'embrigader les jeunes.

Mais très vite ce chant tomba en désuétude, et à vrai dire dans notre coin les enseignants ne faisaient pas de zèle pour nous demander de l'entonner. De temps en temps, à l'occasion d'une manifestation, il résonnait de nouveau, mais de plus en plus rarement. Nous avons la chance d'avoir au sein du corps professoral Mr Bonnemort, franchement anti-Pétain. Ce directeur d'école, qui avait créé le cours complémentaire, était vraiment quelqu'un de très bien. Il a soulagé quelques familles, et tous les instituteurs de l'école étaient, à son image, des honnêtes hommes. Du coup, nous n'avons pas beaucoup chanté l'air du Maréchal sous son autorité...

Et d'ailleurs, lorsqu'il mourut, il eut droit à des funérailles municipales. Pour l'occasion, un orphéon officiait en tête de cortège et jouait la marche funèbre. L'instrument autant que la cérémonie frappèrent tellement mon imagination qu'avec d'autres enfants, nous nous amusions à recréer la scène, enterrant nos soldats de plomb au pas de la marche funèbre. Nul doute que ces derniers en furent très honorés...

*Le rugby, sport interdit pendant la guerre*

A l'école nous ne faisons pas de gymnastique, et progressivement nous ne pûmes même plus faire





partie d'un club sportif, sauf s'il y avait des éducateurs pour nous prendre en charge. Il faut dire que la pénurie de matériel n'arrangeait pas les choses. Pendant la période de la guerre, il n'y avait par exemple plus moyen de trouver de vrais ballons de football. Nous avions alors des ballons en caoutchouc. Et pour quelques ballons mal cadrés et les cris qu'ils déclenchèrent, le football fut rapidement remplacé par des parties de ballon prisonnier, moins dangereuses pour les vitres aux alentours.

Le rugby à XV, sport d'inspiration anglo-saxonne, n'était pas en odeur de sainteté : il était interdit ! Pas question donc de le pratiquer...

### **Voyage au pays de la chance...**

Toute notre vie était modifiée par les événements et notre destin tenait parfois à peu de choses : il fallait savoir ruser bien sûr, mais un coup de main inattendu était toujours le bienvenu. J'en veux pour preuve l'épisode suivant qui se déroule après l'armistice de 1940. Sept à huit gendarmes débarquent de bonne heure à la maison, pour perquisitionner. Par chance, leur officier tombe sur un numéro de « Echo de la timbrologie ». Philatéliste lui-même, il se montre bien sûr très intéressé par ce magazine, d'autant plus qu'il était très difficile alors de trouver ce genre de revue. Voyant le coup à jouer, mon père lui a offert le numéro : la perquisition a pris fin immédiatement !

Il est facile de comprendre que, dans un tel contexte, compte tenu de la période troublée dans laquelle nous vivions, les projets d'avenir n'étaient pas d'actualité. Nous vivions au jour le jour, sans même imaginer ce que serait notre futur métier.

## 1942 – L’histoire bascule

---

Avant 1942, c’est-à-dire avant que les Allemands n’arrivent réellement chez nous, nous devions déjà nous méfier de la gendarmerie et surtout de la milice (catholiques, antisémites, à fond pour Pétain). Dans mon pays, les choses ont toujours été ainsi, il y avait d’un côté les « culs-blancs » et de l’autre côté les « laïcards ». Mon grand-père paternel était instituteur à l’époque de la séparation de l’Eglise et de l’Etat et nous avons été élevés dans un esprit laïc et de tolérance. Nous étions considérés comme des mécréants. Lorsque mes parents perdirent tragiquement deux de leurs enfants en 1929, les cloches de l’église ne daignèrent pas sonner pour eux. Triste interprétation de ce que devrait être un comportement chrétien...

En octobre 1942, comme pour ajouter à la peine et à l’angoisse de mes parents qui avaient déjà connu des heures sombres, j’attrapai la diphtérie. A l’époque, c’était une maladie très grave et j’aurais pu en mourir. Cela me valut quarante-cinq jours de convalescence, mais par chance j’en réchappais et le temps de ma convalescence ne fut pas du temps perdu. En classant les timbres-poste de mon père, j’appris la géographie et l’histoire. Puis je me plongeais avec délice dans la lecture, dévorant des récits de la guerre de 1870, des Jules Verne, piochant dans les fameux livres qui avaient été offerts à mon père en récompense de son travail scolaire.

Malgré ces coups du sort, tant que nous étions en zone libre, la vie paraissait encore relativement « tranquille ». Il n’en fut plus de même à partir du 11 novembre 1942. Ce jour-là, les Allemands entrèrent en zone libre ; je me rappelle qu’ils passaient tous les jours devant la porte de la maison. Le 27 novembre, la flotte basée à Toulon se saborda, choisissant cette solution ultime pour ne pas tomber aux mains de l’ennemi.

Dans le village, deux clans se sont rapidement opposés : ceux qui portèrent des fleurs au monument aux morts pour saluer ce baroud d’honneur, et dont mon père faisait partie, et ceux du « comité du parvis de l’église », catholiques bien-pensants, pétainistes jusqu’au bout de leur stylo délateur. Et dans notre village, très clairement, la séparation entre l’église et l’état prenait tout son sens. Il faut dire que cette séparation ne datait pas d’hier : dès 1910, on pouvait parfois assister à des batailles à coup de manches de pioches entre « laïcards » et « culs-blancs ».

Les tempéraments des uns et des autres se révélèrent à cette période. Ainsi le maire, sans agir bien sûr au grand jour, aidait les gens à prendre le maquis, faisant acte de résistance autant que la discrétion le lui permettait. Beaucoup de jeunes hommes, promis au STO, trouvèrent par le biais de la mairie des adresses à la campagne qui leur permettaient de couper court à cet enrôlement forcé.

En tout lieu, à toute heure, la méfiance était de mise, pour éviter de figurer sur les mauvaises listes. Il existait en effet pendant la guerre un « who’s who » du mécréant, le fameux carnet B de sinistre réputation. Né aux alentours de 1930, ce carnet, à l’usage des renseignements généraux et de la gendarmerie, servait à répertorier les opinions des gens à surveiller, l’extrême droite d’abord puis les procommunistes ensuite. On se basait le plus souvent sur la rumeur pour vous inscrire sur ce carnet. La pose de fleurs lors du sabordage de la flotte à Toulon valut à mon père son entrée directe sur le carnet en question. Il savait qu’il était plus ou moins surveillé. Après la guerre, je n’ai plus entendu parler de ce triste document.

## La vie quotidienne devenait difficile.....

Le système D marchait à plein régime, le marché noir régissait notre vie, le troc devenait une seconde nature. Nous échangeons chemises et pantalons contre du sucre liquide. Les impôts étaient très bas par rapport à aujourd'hui : pour cinq francs gagnés, un malheureux centime était prélevé. Après la guerre, un impôt sur les transactions immobilières fut institué pendant un temps, afin de récupérer l'argent gagné de manière plus ou moins honnête sous l'occupation.

Comme il fallait bien se nourrir, et qu'il n'était pas toujours facile de trouver des produits, pour veiller à notre ravitaillement mon père avait acheté une propriété agricole à Saint-Clair, lieu-dit à 3 kms du petit village de Lalande. Cette ferme permit à mon beau-frère, Fernand, d'être considéré comme paysan et de se mettre au vert, au sens propre comme au figuré. En effet, tous les jeunes gens, exceptés les agriculteurs, étaient embarqués pour le travail obligatoire. Ceux qui essayaient d'y échapper devaient faire face à des contrôles fréquents et risquaient la prison. Cette propriété constituait aussi une base de repli en cas de danger imminent.

Nous devons subir la présence d'une compagnie qui résidait à Valence, les 180 hommes de la tristement célèbre division « Das Reich ». Les Allemands pillaient tout, leur proximité était pesante. Chaque matin, nous les voyions partir à l'exercice dans les champs qui bordaient le village, le torse nu et l'arme à la bretelle. Ils emportaient une silhouette de char, la posaient de l'autre côté du canal et s'entraînaient à tirer au canon dessus.

Les locaux de l'école ayant été réquisitionnés par les forces d'occupation allemandes, les écoliers dont j'étais durent déménager par trois fois. Expulsés une première fois de l'école, nous avons transité ensuite par la mairie, puis par l'école des filles. Mais pour nous, ce n'était pas un réel problème. Enfants encore inconscients des dangers qui nous environnaient, nous prenions les choses non pas avec philosophie, mais comme une sorte de jeu grandeur nature, avec ses moments d'excitation, de précipitation, d'improvisation, mais surtout avec l'insouciance de notre âge qui nous faisait voir le bon côté des choses. Un déménagement de classe ? Deux jours de congés. Vous parlez d'une aubaine !

### *La bataille de Champigny*

#### **Le magasin familial**

L'outil de travail de mes parents, le magasin « Au Bon Diable », avait donc pignon sur rue depuis 1885. Avant la première guerre mondiale, la boutique faisait parfois à ces clients des cadeaux très symboliques de l'époque. Un bel achat, et ils avaient droit à une montre, une gravure comme « La maison de la dernière cartouche », « La charge de Rezonville, en 1870 », « Le cimetière de Saint-Privat », « La bataille de Champigny ».



J'ai retrouvé quelques-unes de ces gravures et les ai faites encadrer. Elles étaient révélatrices de l'état d'esprit qui régnait alors, encore très marqué par les affrontements successifs de la fin du XIXème puis de la première guerre mondiale. Symboliquement, nos parents gardaient le regard « fixé sur la ligne bleue des Vosges ». Cela m'avait marqué et je suis content d'avoir pu sauver ces témoignages si représentatives de cette période. Ils donnent une idée du contexte, de l'impact des événements du passé sur le comportement de nos parents et sur leur appréhension de l'histoire.

*La charge de  
Rezonville*



Malgré la guerre, la vie devait continuer. L'activité principale de mon père consistait à trouver de la marchandise de Lyon, Paris, Nîmes, Marseille. Il vendait également des articles comme des musettes Adolphe Laffont marron, très courues à l'époque. Et parfois, son souci d'aider son prochain et de résister à son échelle l'amenaient à rendre service à des personnes en situation périlleuse, comme par exemple des douaniers ou des officiers alliés qui venaient discrètement changer de vêtements dans sa boutique.

### **Un événement heureux dans un contexte plus sombre**

En 1943, nous avons célébré le mariage de ma sœur, Arlette. Ce fut bien sûr une belle fête familiale, mais aussi un souvenir un peu plus cuisant pour moi...

Je m'explique : la plus grande discrétion étant recommandée, la cérémonie s'est déroulée dans une petite église perdue dans la campagne, ouverte très rarement. Avant l'entrée de la mariée, les adultes nous indiquèrent nos places et nous, les enfants, allâmes nous asseoir. Perfide hasard, la chaise que l'on m'attribua était complètement vermoulue. Elle frémit d'abord légèrement, comme hésitante sur le sort qu'elle voulait me réserver, avant de s'abattre dans un grand bruit sous mon postérieur. En plus d'une chute douloureuse pour mon séant, j'eus droit à une réprimande devant tout le monde, dont je garde encore un souvenir « ému »... Heureusement le repas, au cours duquel nous nous sommes retrouvés dans un restaurant campagnard à une dizaine de kilomètres de Valence-d'Agen, acheva de me reconforter.

## L'arrivée des petits Golicki

---

« Vous allez vous rendre chez Mr Passeman, car c'est un saint ! ». Telles furent les paroles du curé de Golfech lorsqu'il envoya chez nous deux enfants juifs, Jean-Jacques et Patrick Golicki. Malgré son ton ironique, le curé savait trouver en la personne de mon père un brave homme, serviable et courageux.

C'est ainsi qu'un soir de 1943, les petits Golicki sont arrivés à la maison. Tout de suite, ils ont pris place à table avec nous. Jean-Jacques, 11 ans comme moi, a partagé ma chambre, installé dans un des lits jumeaux, pendant que le petit Patrick, 5 ans, partageait le grand lit de ma sœur Yoyo. C'était la première fois que ce genre de situation se présentait, mais cela s'est fait sans problème. Nous avons seulement appris leurs prénoms, et mes parents nous ont demandé de les présenter comme des cousins, des parents, et de ne pas faire de vagues. Ce fut le début de notre amitié. Lors de cette période trouble où la discrétion s'imposait, nous n'avons pas rencontré les parents de Patrick et Jean-Jacques, ne faisant leur connaissance qu'à la fin de la guerre alors que Madame Golicki travaillait à Valence-d'Agen..

Les enfants Golicki ne partageaient pas toutes leurs journées avec nous. Ils passaient la plupart de leur temps avec leur mère ou leurs cousines, dans un village voisin du nom de Golfech, situé non loin de chez nous, à côté de Valence-d'Agen. Le père se cachait lui dans les Landes, dans une entreprise de bois. En cas d'alerte, ils venaient se réfugier chez nous, leur mère et leurs cousines partaient dans la campagne alentour. Conscientes du danger, dès que quelqu'un frappait à la porte, elles s'échappaient par le fond du jardin.

Personne ne devait savoir que Jean-Jacques et Patrick étaient chez nous. Les gens posaient trop de questions, mieux valait éviter de les montrer en public. Et particulièrement le dimanche, à la sortie de la messe, le parvis de l'église étant un lieu de prédilection pour les délateurs de tout poil. Il nous fallait toujours être prudents, se méfier de tout le monde. Parfois, une bonne surprise venait de l'un ou de l'autre, sans que l'on s'y attende. C'est ainsi qu'un jour un gendarme passa voir le maire de Golfech, pour le prévenir : « Attention, il va y avoir une rafle ! ». Et oui, il y avait aussi de braves types parmi eux. Dès qu'il y avait un « coup de tampon », les enfants étaient cachés à Saint-Clair. Mon père et moi, les hommes de la famille, partions en vélo pour aller coucher chez des paysans à droite à gauche, en attendant que tout se calme. Nous restions le temps que l'alerte soit levée, tant que nous avions « les Boches aux trousses ! ». Les femmes, ma mère et ma sœur Yolande trouvaient refuge chez nos voisins.

### Enfance insouciante

J'avais tout de suite sympathisé avec Patrick et Jean-Jacques. J'étais le seul garçon de leur âge de la famille, forcément le courant est passé très vite ! Quand nous partions pour la campagne, nous installions Patrick dans la remorque, fixions la remorque à un vélo et en route avec nos parents pour la ferme de Saint Clair. Au retour, les provisions faites, il partageait parfois l'espace exigu de la remorque avec un demi veau installé sans façon sur ses genoux. Nous y allions une fois par semaine, parfois plus en cas de pépin, pour ensuite s'éparpiller chez les paysans du coin, afin de ne pas se faire remarquer.

Entre nous, il n'y avait pas beaucoup de discussion sur les dangers environnants, nous n'avions que nos jeux en tête. Le petit Patrick, très jeune, avait davantage besoin de parler, et avait peur de dormir tout seul. Heureusement, il trouva auprès de ma sœur une oreille attentive et compréhensive. Mais pour nous autres - je parle ici de Jean-Jacques et de moi-

même - tout était prétexte au jeu. Et même s'ils ne venaient pas à l'école avec nous, nous passions néanmoins beaucoup de temps ensemble.

Je me rappelle notamment de parties de chasse avec des frondes, fabriquées à partir de chambre à air de vélo. Nos victimes : des moineaux, des mésanges. Nous allions aussi nous baigner dans la Barguelonne, après l'école ou pendant les grandes vacances. Bien sûr, nous préparions un discours « officiel » pour mes parents, pour éviter de parler de la baignade en préparation. Je leur annonçais : « Nous allons à la pêche, au pont de Rous ». C'était à 2 kms environ de la maison. Et une fois sur place, nous retrouvions des copains. Peu de temps suffisait pour que la tentation, trop forte, ne nous jette dans l'eau. A poil, bien sûr, car nos slips en laine auraient mis trop de temps à sécher. Le seul problème - dont nous nous préoccupions comme de notre première chemise - était l'insalubrité de l'eau, susceptible de nous transmettre des maladies peu sympathiques. Mais nous étions à un âge où ce type de considération glissait sur nous comme l'eau sur les plumes d'un canard... Pour nous, le risque le plus important était de nous faire prendre par mon père, ce qui ne manqua pas d'arriver le jour où il débarqua sur sa bicyclette. Il fut assez lapidaire dans ses commentaires. En rentrant, il me dit seulement : « Tu vois, il y a les vélos là, tu peux les nettoyer ». Il y en avait... sept ! Mais je sentais bien que ce n'était pas le moment de me plaindre ou de me risquer à une remarque, et m'attelais à l'ouvrage.

*Après la guerre, une belle prise (1949)*



Les parties de pêche étaient aussi au rendez-vous, nous attrapions des goujons, des ablettes, des gardons, armés de nos cannes à pêche version toulousaine. D'autres jours, nous investissions les cieux avec notre flotte de planeurs en balsa, décorés de papier encollé. Prenant notre élan, nous courions pour les faire décoller et les voir s'envoler haut dans les airs.

Nous passions aussi du temps à la ferme, à aider mon beau-frère Fernand. Il dégageait à nos yeux une sorte d'aura, c'était un peu notre grand frère à tous. Grâce à lui, rentrer les foin, creuser des puits, parfois même conduire le tracteur n'avaient aucun secret pour nous. Certains aspects de la vie de la ferme nous emballaient moins, comme s'occuper d'une jument de travail énorme, cheval de trait au physique qui

en imposait. Elle était assez difficile de caractère, mais mon beau-frère aimait les chevaux et s'en occupait très bien.

Elle nous fit quand même un tour pendable, un jour où nous rentrions les vaches. Les chevaux suivaient à distance sans encombre lorsque, tout à coup, ils décidèrent d'accélérer le pas, passant en trombe à côté de nous. De peur, Jean-Jacques est « tombé de cul dans l'herbe », inanimé. Pensant qu'il avait été heurté par un des chevaux, nous avons d'abord craint pour sa santé, et sommes partis chercher un docteur : quatorze kilomètres à vélo, aller et retour, quand même ! Heureusement, plus de peur que de mal...

Les liens d'amitié qui se sont créés entre nous durant cette période étaient de ceux qui ne se brisent pas. Et après la guerre, ils revinrent souvent en vacances chez nous.



*De gauche à droite :  
Fernand Boudry, Maurice Passeman, Francine Boudry, Arlette  
Passeman épouse Boudry et Gabrielle Passeman*

## La vie sociale, entre amis et parents

---

A la maison, les conversations allaient généralement bon train. Tout le temps de l'occupation, nous écoutions la radio et entre mon père, ma mère, mon beau-frère et ma sœur aînée, la discussion s'animaient. Bien entendu, nous prenions nos précautions, en raison de la chasse aux Français initiée par les Allemands, secondés dans leur sinistre mission par la milice.

Par souci de discrétion, nous fréquentions moins de monde. Dans leur entourage, mes parents avaient quelques amis proches, cinq ou six, pas plus. Nous avions également des contacts avec un cousin éloigné de mon père, qui habitait Bordeaux et venait souvent à Valence-d'Agen. Armand Passeman, ingénieur diplômé de Cluny, prenait plaisir à passer la ligne de démarcation de Langon pour venir casser la croûte à la maison, et respirer par la même occasion un petit air de liberté. Même si cela ne devait pas durer... Cet homme érudit, très adroit, fréquentait mon père depuis leur adolescence. Il construisit notamment un apprentis chez mon beau-frère. Il était vraiment d'une grande gentillesse. Quittant Bordeaux où l'on souffrait davantage des privations, il venait passer quelques jours chez nous en compagnie de sa femme, et repartait avec un panier garni qui contribuait à améliorer l'ordinaire. C'était vraiment de braves gens, même si ma tante témoignait d'un caractère plus difficile, voire même aurait pu passer pour légèrement « emmerdeuse ». Ce qui donnait lieu parfois à de fameuses passes d'armes, pour notre plus grand plaisir.

Autre figure familiale : Oncle Alphonse, garagiste cycliste, vivait à Dune, à 15km de Valence-d'Agen. Nous le voyions assez souvent, nous rendant chez lui notamment pour vendanger. Il nous aidait parfois à trouver des denrées plutôt rares, comme le raccord de pompe pour gonfler nos pneus de vélo. Il faut dire qu'à ce moment-là, la bicyclette était l'accessoire indispensable pour trouver de quoi manger, quand il fallait se rendre en campagne. C'était quasiment le seul moyen de transport, abondamment utilisé par tous pour se déplacer, dénicher ce qui nous manquait au quotidien, se cacher dans des contrées plus lointaines au besoin, et dans beaucoup d'autres occasions. Nous ne disposions alors que d'un caoutchouc synthétique pour nos pneus, qui ne tenait pas bien et nous obligeait à dépenser des trésors d'ingéniosité. Et il n'était pas question de se laisser arrêter par un pneu crevé : nous improvisions alors. Grâce à une technique pointue qui avait fait ses preuves, nous découpons des rondelles sur le flanc d'un vieux pneu de voiture. Puis, en passant un fil de fer au milieu des rondelles, et en tirant dessus, nous reconstituons un pneu. Grosso modo, cette roue de fortune nous poussait plus loin.

Citons également Oncle Jeannot, qui travaillait chez Renault, et dont la femme Germaine était teinturière. Également la sœur de ma mère, Madeleine, qui vivait à Paris, et travaillait avec Germaine à la teinturerie. Et je crois que l'on a fait le tour de nos fréquentations de ces années-là.



## **Le combat de l'information contre la propagande -La Libération**

Il n'y avait pas la TSF chez tout le monde, par contre les gens du pays achetaient le journal le dimanche, lorsqu'ils se rendaient au village. Pour la plupart, les paysans étaient anti-allemands, socialistes, et anti-militaristes : l'assassinat de Jaurès avait laissé des traces !

Nous avions la radio à la maison, avec un tourne-disque dessus. C'était notre principale source d'informations, même si j'y prêtais une oreille moins attentive que mes parents. Néanmoins, certaines annonces m'ont marqué. Je me rappelle notamment d'une phrase de Paul Reynaud, alors Président du Conseil et Ministre des affaires étrangères, en 1940, qui s'était exclamé sur les ondes : « La route du fer est coupée ! ». Il me faut replacer ici les choses dans leur contexte. A ce moment-là, les états-majors savaient que les Allemands s'approvisionnaient en fer en Norvège, à Narvick, et que cet approvisionnement était hautement stratégique pour eux. C'est pourquoi un corps expéditionnaire, composé de Français, de Norvégiens et d'Anglais, avait été constitué avec comme mission de leur couper l'accès. Ce fut chose faite, mais malheureusement peu de temps après, les troupes françaises durent revenir défendre leur propre territoire. La route du fer fut alors reprise par les Allemands. Mais je garde un souvenir assez précis de cette phrase historique, de cet événement qui semblait si extraordinaire et important.

Le soir venu, fenêtres closes, nous écoutions Radio Londres en compagnie, peut-être, d'un ou deux voisins, je ne me rappelle plus. Nous, les enfants, savions que les « vieux » écoutaient cela, mais nous n'étions pas vraiment intéressés, nous préférions nous amuser pendant ce temps. A vrai dire, un certain nombre de choses de cette vie en période de guerre nous passaient largement au-dessus de la tête. Les enfants s'acclimatent bien du danger, ne le perçoivent d'ailleurs pas toujours, et leur façon de réagir se traduit souvent par des jeux, saine revanche sur les temps troublés. Pour leur part, ce que mes parents craignaient le plus étaient les dénonciations orchestrées par des Français et effectuées auprès de la gendarmerie, de la légion des combattants ou de la milice.

Encore une fois, il faut bien comprendre qu'au moment de la déclaration de guerre, pour les anciens combattants de 14-18, Pétain était un héros. Il avait énormément d'influence sur les associations d'anciens combattants. Quand la France s'est retrouvée battue par les Allemands, que Pétain a signé l'armistice et qu'il a déclaré : « Je vais relever le pays ! », 70% des gens le croyaient, et étaient plus ou moins pétainistes. Mon père, anti-militariste, échappa à ce mouvement de fond.

### **La défaite**

Les prémices de la défaite allemande s'accompagnèrent de rafles de représailles. Au printemps 1944, les contrôles d'identité effectués par les miliciens s'intensifièrent : ça sentait la rafle ! Elle eut lieu dans notre village. Mon père et ma mère fermèrent le magasin et réussirent à me rejoindre à Saint-Clair en passant par Goudourville pour éviter les barrages. Les hommes – Fernand, mon père et moi - allèrent chercher refuge à St-Paul-D'Espis chez un copain de mon père. Yoyo s'installa chez la voisine, Marthe la modiste.

Ces quelques semaines avant la libération furent une période éprouvante : nous dormions chez l'un, chez l'autre et faisions des kilomètres en vélo pour échapper aux miliciens.

Quelques jours après la fermeture du magasin, ma mère revenue sur place alla, courageusement, s'informer de la situation à la Kommandantur sous le prétexte de la réouverture du magasin. L'officiel allemand de permanence lui confirma clairement que son mari avait tout intérêt à rester où il se trouvait. C'est ainsi que ma mère se retrouva seule à tenir la boutique et que mon père ne put rejoindre le village qu'au départ des Allemands à l'été 1944.

### **La fin du cauchemar**

Après le débarquement en juin 1944, et tant que la guerre n'était pas officiellement finie, les valenciens allaient aux renseignements pour savoir si un traité de paix avait été ou non signé. « Passeman, va voir à la mairie si la guerre est finie ! », me disait l'instituteur. En effet, c'était là que les informations officielles, quand il y en avait, arrivaient. Pour moi, c'était une heure de cours en moins, donc tout bénéfice. Et un beau jour, je pus revenir triomphant auprès de Mr Bonnemort, et m'écrier : « La guerre est finie, M'sieur ! ». « Très bien, demain, vacances ! ».

En août 1944, à la Libération, j'avais 13 ans et je m'en rappelle comme d'une grande fête qui n'en finissait pas. Ce fut le début de nombreux défilés patriotiques, dans beaucoup de quartiers. Je me rappelle bien la présence des quatre drapeaux : anglais, américain, français et russe. Il nous fallait trouver les hymnes nationaux, et dans ces temps de pénurie ce n'était pas chose aisée. La soupape avait lâché, il n'était plus possible d'endiguer ce déferlement dans les rues. Tous les dimanches, une prise d'armes avait lieu devant le monument aux morts.

Il y eut aussi des choses moins gaies. Nombre de personnes, dont le comportement avait été particulièrement nuisible ou qui s'étaient rendues coupables de dénonciation, furent arrêtées et emmenées à Montauban. D'autres, plus malins, sont passés entre les mailles du filet. Là aussi, comme partout... Coupables de relations avec l'ennemi ou parfois même simplement suspects, des femmes furent tondues. A l'époque, les gens avaient tellement souffert que cette violence était certainement inévitable. Maintenant, je vois les choses d'un autre œil.

Avant de partir en août 44, les « Boches » avaient jeté leurs armes dans le canal. Evidemment, les valenciens se sont ensuite empressés de le vider pour récupérer leurs fusils. Les enfants récupéraient la poudre des munitions pour dessiner à même le sol des traînées auxquelles ils mettaient le feu : j'en étais bien entendu. Il y eut quelques belles pétarades.

Nous pouvions de nouveau goûter à quelques distractions. Le cinéma Apollo, construit par mon grand-père, et dont mon père s'était occupé ensuite, a repris ses projections. Nous recevions des films de propagande des Anglais et des Américains, sur le thème du « Pourquoi nous combattons ». Autres temps, autres programmes : auparavant, nous avions reçu « Les aventures du baron de Münchhausen », envoyé par les Allemands... Ce cinéma comptait quelques 650 places. Pas de loi anti-tabac à l'époque, c'était un véritable fumoir, à tel point que le projectionniste était obligé d'interrompre les séances quand il y avait trop de fumée et que l'on ne distinguait plus le film sur l'écran.

Les bals reprirent de plus belle. Sous Pétain, comme il était interdit de danser ils avaient disparu. Ce n'était pas « bien », pas « conforme à la morale », et puis – et surtout - cela représentait des risques de rassemblement. Alors, à la Libération, nous avons certes travaillé dur pour remettre en état toute chose, mais nous avons aussi beaucoup dansé et chanté.

Jean-Jacques et Patrick Golicki partirent avec leur mère rejoindre leur père à Paris à la fin de l'année 1944.

### **La guerre est terminée...**

Petit à petit, la vie sociale reprit, les langues se délièrent. Tout le monde, dans le village, discutait facilement au coin de la rue. Comme partout j'imagine dans ces cas-là, nous refaisions le monde. Les soirs d'été, les fauteuils étaient de sortie, chacun prenait place pour des conversations à bâtons rompus. Mon père s'installait devant le magasin pour bavarder tranquillement avec les gens, à la fraîche. Il ne fréquentait pas les cafés, ce n'était pas dans ses habitudes. Mais quand on le cherchait, on savait le trouver au coin de la rue, en pleine discussion. Le soir, hommes et femmes sortaient ainsi pour se retrouver dehors, les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes. Ces dernières ne parlaient pas beaucoup politique, contrairement à leurs « moitiés ».

Par rapport à maintenant, les gens étaient très politisés. Ils parlaient politique tout le temps, beaucoup plus que nous n'osons le faire de nos jours. Nous étions un village de cinq mille habitants, et les discussions politiques allaient bon train, avec leur lot d'engueulades, de mauvaise foi, de prises de becs. La vie, quoi ! Qu'ils soient de la ville, d'un plus petit village ou travaillant dans une ferme, les gens de chez nous, pour beaucoup, avaient une opinion, une conscience politique.

Deux grandes tendances se dégageaient : les FTP (Francs Tireurs Partisans), à structure communiste, très organisés, et le MLN (Mouvement de Libération Nationale), d'inspiration plutôt socialiste. Ils s'entendaient bien, même si cela discutait ferme.

### **Petites coupures et balle perdue**

Dans leurs plans, les Américains pensaient bien que la France allait devenir quelque chose comme une sous colonie. Heureusement, le Général de Gaulle a veillé au grain, protégeant nos intérêts envers et contre tous et tout. Il défendait le fait que la France soit une République, qui avait combattu aux côtés des alliés.

Cependant, tous les billets de banque devaient être changés, cette monnaie étant celle qui fonctionnait sous Pétain. Les timbres eux-mêmes n'étaient pas marqués « République Française », mais « Etat français ». Les nouveaux francs adoptaient le format des dollars. En face de chez nous se tenait la banque, nous bénéficions d'une vue imprenable sur le ballet des gens venant changer leurs billets. Et justement...

Justement, pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de problème, des « Piou-Piou » reçurent la mission de garder le bâtiment de change, des maquisards armés de mitraillettes qui partaient sans prévenir. La situation était pour le moins explosive. Imaginez un peu, des armes peu fiables, des gars qui font les malins, et un beau jour ce qui devait arriver arriva : un coup de feu partit alors qu'ils se trouvaient dans la rue devant le magasin. La balle traversa le cadre en bois de la glace, le plafond du magasin puis vint se loger dans le... pied du lit sur lequel ma mère était allongée. Plus de peur que de mal, mais nous étions passés au bord de la catastrophe.

Un dernier mot sur ces jeunes soldats maladroits : engagés en théorie pour la durée de la guerre, ils se trouvèrent dans l'obligation de partir ensuite en Indochine. Triste sort...

### **La vie reprend son cours ...**

La guerre terminée, la vie a repris son cours.

Le père de Jean-Jacques et Patrick avait repris une activité de tricoteur une filature et fabriquait des pulls.

Durant l'été 1945, nous habitons une grosse ferme à Lastours près d'Espalais. Jean-Jacques vint en vacances chez nous. Ce fut la fête ! Nous pêchions, nous participions aux travaux de la ferme et nous protégeons nos têtes avec des casques de l'armée : nous n'étions pas peu fiers ! Un parfum de liberté flottait dans l'air. Nous avons passé un été extraordinaire.

En septembre , ma sœur Yolande intégra l'école hôtelière à Paris. Elle voyait de temps en tant Patrick et Jean-Jacques et nos pères étaient restés en relation d'affaires : l'un fabriquait des pulls et l'autre en vendait. C'est ainsi, à l'occasion des vacances de Noël de 1946, nous descendîmes une cargaison de pulls à larges rayures colorées comme cela se faisait à l'époque. La marchandise était encore difficile à trouver. Jean-Jacques faisait partie du voyage, assis sur les ballots de pulls.

Du fait de notre âge, Jean-Jacques et moi avons tissé des liens vraiment solides, nous avons continué à nous fréquenter régulièrement, parfois dans des circonstances peu conventionnelles. Ainsi, en 1947, pendant les grands incendies des Landes, mon père, descendant pour ouvrir le magasin, trouva Jean-Jacques affalé sur les marches, complètement épuisé et noir de suie. Il venait d'Arcachon, et n'avait pas voulu sonner ni frapper, pour ne pas nous déranger en pleine nuit. Recroquevillé dans un coin, il avait attendu le petit matin et s'était endormi là, tant bien que mal. Nous l'avons mis au lit, d'où il ne s'est réveillé que... 24h plus tard ! Il put alors nous raconter ce qu'il avait traversé, toute cette végétation noircie par les incendies, le ciel obscurci par l'épaisse fumée.

J'ai passé mon brevet élémentaire et le concours d'entrée à l'Ecole Nationale de Tarbes, section comptabilité, où j'ai été reçu. En récompense, mes parents m'ont envoyé en vacances au Maroc. J'ai fait là-bas la connaissance d'un homme, chef de culture de la ferme des amis de ma sœur Yolande. Passionné par son métier, je le suivais partout : je venais de découvrir ma vocation ! Et c'est sur son conseil que j'ai intégré en 1948, à 16 ans, l'Ecole de tissage de Saint-Quentin, dans l'Aisne.

Accompagné de mon père, nous avons donc pris la route pour Saint-Quentin. Nous devions passer par Paris et y retrouver ma sœur Yolande ainsi que mes oncles et tantes. Nous en avons profité pour rendre visite à nos amis, les Golicki. Comble du bonheur, Madame Golicki décida alors que son fils, Jean-Jacques, devait lui aussi aller à l'école de tissage. Rapidement dit, rapidement fait !

Durant l'année 1948/1949 Jean-Jacques et moi nous sommes donc retrouvés à loger ensemble, faire nos études ensemble et souffrir ensemble du froid et de la faim, en dans le nord de la France d'après-guerre !

## EPILOGUE

Notre amitié avec les Golicki perdura bien après la guerre et existe toujours aujourd'hui..

Ils faisaient indubitablement parti de la famille. Patrick me rappelait encore récemment que ma mère avait un mot affectueux pour nous nommer. Je ne sais pas ce que cela veut dire, c'était « Gaïta lo » (qui se prononce « Aïto lou »). Cette expression occitane veut tout simplement dire : " Regarde-le ! ", mais suivant le ton employé, elle peut signifier aussi bien " Regarde-le, ce gentil garçon !" que " Regarde-le, ce vilain !". Dans l'esprit de Patrick, il n'y avait pas de doute que ma mère s'adressait à lui avec gentillesse, et il l'avait donc associé à un petit mot câlin...

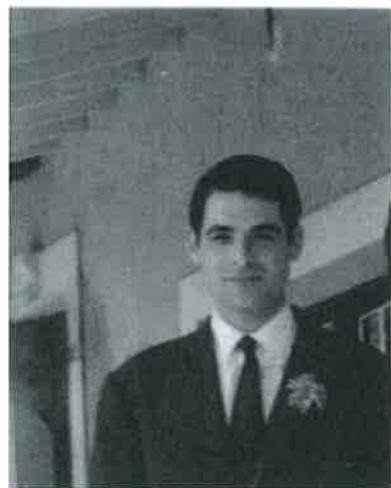
C'est donc tout naturellement que nous nous retrouvions à l'occasion de fêtes familiales très simples et chaleureuses en même temps. Pour Noël, Jean-Jacques avait coutume de descendre de Paris pour venir nous rejoindre. Il y avait aussi les anniversaires, qui n'étaient pas célébrés comme ils le sont maintenant ; un simple bisou est l'affaire était faite. Les cadeaux n'arrivaient que pour Noël, et le premier de l'An nous apportait quelques étrennes.

Pour ma plus grande joie, Jean-Jacques m'avait donc suivi à l'école de tissage. Mais de santé plus fragile, il dut malheureusement passer ensuite un an en sanatorium. Nous nous retrouvâmes à la fin de ses études chez Boussac Frères (filature) à Rambervillers, lui œuvrant dans une usine située à dix kilomètres de celle où je me trouvais. Nous avions 18 ans.

Il travailla ensuite avec ses parents.

Nos destins ne cessaient de se suivre, parfois même de se croiser.

Pendant mon service militaire en Allemagne, en 1953, j'allais souvent passer des permissions à Paris chez Jean-Jacques. Durant le temps de ma permission il me prêtait toujours son imperméable américain : j'en garde un souvenir très précis.



*Jean-Jacques, en 1959*

Ce garçon était vraiment doté d'une personnalité très riche. Ainsi, son activité professionnelle n'était qu'un aspect du personnage, celui que l'on distinguait pendant la journée, en quelque sorte la partie visible de l'iceberg. Contre toute attente, lorsque la nuit venait, il revêtait son habit de lumière et jouait de la harpe péruvienne avec... Los Machucambos, les vrais!

Jean-Jacques assista à mon mariage en septembre 1960 mais je ne pus assister au sein car j'étais retenu par la naissance imminente des mes jumelles. Mais il vint avec sa femme passer quelques jours durant son voyage de noce. A cette occasion je me rappelle que nous étions allés pêcher en empruntant sa superbe Aston Martin blanche. Nous l'avons retrouvé recouverte de bouse de vaches : jalousie paysanne sans doute !

Toutes les histoires ont une fin. Quelques-uns des principaux témoins de celle-ci ne sont plus parmi nous aujourd'hui. Mon père est décédé brutalement en mai 1967, en juin de la même année Jean-Jacques disparaissait.

Ma mère nous a quittés en 1974.

Patrick, dit « le petit » est toujours là, père de trois grands enfants et grand-père depuis peu.

Patrick vient fréquemment passer quelques jours à Valence d'Agen : il apprécie particulièrement la cuisine du Sud-Ouest !

Aujourd'hui encore, il existe un lien indéfectible entre ma famille – ma femme, mes filles et leurs enfants – et la famille de Patrick, sa femme et ses enfants.

Comme en témoigne l'anecdote suivante. Lors du mariage de la fille de Patrick, Isabelle, la mariée nous présenta à son nouvel époux et à ses amis en ces termes : « Voici Maurice, fils de Charles et Gabrielle sans qui nous ne serions pas là aujourd'hui ! ».

Comme dans toute famille, nous nous voyons moins souvent que nous le souhaitons mais nous restons toujours en contact par la pensée.



*Patrick, lors de la remise de la médaille des Justes le 20 mai 1997*

**Et plus fort encore, reste le souvenir de ce qui a été accompli jour après jour par des gens ordinaires qui, du seul fait de leurs actes, ont rendu le quotidien inoubliable. Pourtant, je suis sûr que si la médaille des Justes avait été remise à mes parents de leur vivant, ils se seraient exclamés : « Mais nous n'avons rien fait d'extraordinaire, nous ne la méritons pas, c'est trop ! ».**

**En guise d'incalculable héritage, ils nous ont laissé un exemple qui nous inspire et qui, je l'espère, se transmettra de génération en génération dans notre grande famille.**

**Pour tout cela, je dois, nous devons tous, un grand merci à mes parents, Charles et Gabrielle.**